NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

52 Nº 9 1925

Les lignes essentielles du Freudisme (1)

Joseph MARÉCHAL (s.j.)

p. 537 - 551

https://www.nrt.be/fr/articles/les-lignes-essentielles-du-freudisme-1-3181

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les Lignes essentielles du Freudisme

La méthode freudienne d'analyse psychologique — appelée aussi, par antonomase, la *psychanalyse*, tout court — fut d'abord, et reste avant tout, un procédé de traitement, applicable aux psychonévroses et peut-être même à d'autres maladies mentales ; mais elle s'appuie sur un corps de doctrines embrassant un domaine infiniment plus ample que celui de la pathologie de l'esprit.

Ce vaste ensemble, théorique et pratique à la fois — le freudisme — touche à des sujets si divers et si exceptionnellement délicats, que ce serait une gageure que de prétendre le résumer dans le peu de pages dont nous disposons ici : nous devrions sacrifier trop de nuances (1). Par contre, nous ne jugeons pas impraticable d'examiner et d'articuler entre elles, pour en définir exactement le sens et la portée, quelques notions considérées par Freud comme essentielles à la psychanalyse.

Notre brève étude ne paraîtra point totalement dépourvue d'opportunité, si l'on songe que les théories du médecin viennois, après avoir fait le tour de l'Europe centrale et des pays anglo-saxons, sollicitent de plus en plus l'attention,

(1) Il existe, en français, de bons résumés généraux du freudisme : Drs Régis et Hesnard, *La psychoanalyse des névroses et des psychoses*. 2e éd., Paris, Alcan, 1922. — Dr Ch. Blondel, *La psychanalyse*. Paris, Alcan, 1924 — Dr J. Laumonier, *Le Freudisme. Exposé et critique*. Paris, Alcan, 1925 (plus bref). — Freud, S., *Cinq conférences sur la psycho-analyse, données à la Clark University* (en 1909). Traduction française de M. Le Lay. Paris, Payot, 1921. — Dr Pierre Janet, *Les traitements par la liquidation morale* (Dans : *Les médications psychologiques*, tome II, chap. III, pp. 204-307). — Dr G. Dumas, *La psychologie pathologique et la psycho-analyse* (Dans : *Traité de Psychologie*, tome II, livre III, chap. VI, pp. 1020-1065). — L'*Introduction à la psychanalyse* du Prof. Freud (Traduction du Dr Jankélévitch. Paris, Payot, 1922) est un volume assez touffu, de 484 grandes pages, dont la lecture ne peut être conseillée sans discernement.

longtemps rebelle, de l'Occident latin. Le freudisme est à nos portes ; il est même déjà dans la maison. Avec une impertinence rare et dans un langage déplorable, il pose aux médecins, aux psychologues, aux ethnologues et aux sociologues, aux pédagogues, aux moralistes et aux directeurs d'âmes, aux théologiens même, une série d'énigmes étranges, si grotesquement affublées parfois qu'on voudrait les écarter d'un haussement d'épaules, mais devant lesquelles, malgré tout, l'on sent bien qu'il faudra quelque jour prendre une position raisonnée.

Notre ambition, en écrivant ces pages, est extrêmement modeste ; rien que ceci : fournir deux ou trois points de repère suffisamment sûrs, à ceux des lecteurs de cette Revue qui n'auraient encore entrevu la psychanalyse qu'à travers une vulgarisation approximative ou bien à travers des appréciations sommaires, déroutantes par leur divergence même.

Nous traiterons successivement les sujets suivants, qui ont entre eux un lien plus étroit qu'il ne paraît à première vue : 1° La préhistoire du freudisme chez Freud lui-même ; 2° L'exploration « psychanalytique » de l'inconscient à travers la conscience normale, c'est-à-dire dans l'évocation libre des idées, dans les *lapsus* de tout genre et les menues maladresses de la vie quotidienne, enfin et surtout dans les rêves ; 3° Le « pansexualisme » freudien ; 4° Le rôle des « instincts du Moi » dans la psychologie de Freud ; 5° La thérapeutique psychanalytique ; 6° Les applications extramédicales du freudisme.

I

Les préambules du freudisme

1. *La « méthode cathartique ».*

La psychanalyse freudienne se rattache, indirectement du moins, aux premières recherches systématiques des psychiâtres français sur la dissociation psychologique. A la base de

toutes ses interprétations, elle admet, comme un postulat indubitable, que des groupements de représentations et de tendances — des « complexes » — peuvent garder leur individualité sous le seuil de la conscience, et, de là, jouer obscurément un rôle dans le développement de la vie mentale (1).

Au début de sa carrière médicale, en 1885-1886, le Dr Sigmund Freud s'en fut de Vienne à Paris, fréquenter les cours cliniques de la Salpétrière. Voyant Charcot, magicien en redingote, commander, par le seul moyen de l'hypnotisme, les manifestations les plus impressionnantes de la grande névrose, il se convainquit définitivement d'une thèse alors bien hardie : la possibilité de rapporter à une cause psychologique plusieurs des stigmates caractéristiques de l'hystérie (2) : telles les paralysies, les contractures, les anesthésies.

Cette conception de « l'origine psychogène » — comme on disait — de nombreux symptômes névrotiques inspira le travail publié par Freud, en 1893 et en 1895, en collaboration avec son compatriote, le Dr Breuer (3). Ce dernier avait eu en traitement, quelques années auparavant, une jeune fille hystérique souffrant de contractures, de troubles de la parole, de la vision et de l'audition, d'états somnambuliques, etc. A mesure que l'on put, sous hypnose légère, amener la patiente à se rappeler et à raconter les circonstances où s'étaient manifestés pour la première fois ces symptômes, elle s'en trouvait successivement guérie. Comme si le contexte psy-

(1) C'est le point de vue même que le Dr Pierre Janet a développé dans sa thèse classique sur *L'automatisme psychologique* (1889). — (2) Quoi qu'il en soit des incertitudes théoriques qui règnent aujourd'hui touchant la définition de l'hystérie, un médecin sait très bien dans quelle catégorie de malades doit se ranger un « hystérique », et quel ensemble de symptômes couvre cette étiquette. Cela nous suffit amplement ici. — (3) Breuer, J. und Freud, S., *Ueber den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene.* 1893 (Dans : Freud, S. *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre, aus den Jahren 1893-1906.* 2e éd. Leipzig-Wien, 1911, n° II). — Les mêmes : *Studien über Hysterie.* 1re éd. Leipzig-Wien, 1895.

chologique, qui avait présidé à la naissance de ceux-ci, continuait d'exercer, sous le voile de l'oubli, une influence sournoise, mais, par contre, se désagrégeait et devenait inoffensif ramené à la lumière de la conscience. Cette sorte de nettoyage mental, de « liquidation » psychologique (1) par réminiscences provoquées, fut appelée la *méthode cathartique,* en souvenir, sans doute, de la *catharsis* néoplatonicienne (2). Méthode bien informe encore et laissant à peine entrevoir le secret de son efficacité, mais lueur annonciatrice du « traitement psychanalytique» tel que l'entendent aujourd'hui Freud et ses disciples.

Nous devons nous attarder à faire ici quelques remarques.

1° D'abord, le procédé cathartique n'est point revendiqué, par les psychanalystes, comme un apanage exclusif : les auteurs du mémoire de 1893 rendent eux-mêmes hommage à Delbœuf, à Alfred Binet et à Pierre Janet, qui avaient signalé la possibilité d'une thérapeutique de « liquidation » (3); et cette thérapeutique est pratiquée, aujourd'hui même, par beaucoup de médecins qui n'ont rien de commun avec Freud.

2° Notons aussi que Breuer et Freud ne se contentent pas d'enregistrer empiriquement les résultats de la méthode cathartique : ils esquissent une explication causale, qui contient en germe plusieurs des thèmes essentiels du freudisme proprement dit; et en cela leur originalité est incontestable. Par exemple, ils font observer que la remémoration provoquée doit, pour effacer les symptômes morbides, être plus qu'une réminiscence froide : elle doit être une véritable « reviviscence », fortement ressentie; le patient, pour être délivré, doit « réagir à fond » sur les représentations qui furent à l'origine de sa

(1) Selon l'expression de Pierre JANET, *Médications psychologiques*, loc. sup. cit. — (2) A vrai dire, l'analogie est assez lointaine entre le procédé cathartique de Freud et les étapes purificatrices (cathartiques) de l'ascension vers le Bien, chez les Alexandrins. — (3) Mémoire cité (*Sammlung kleiner Schriften, usw.*, n° II, p. 18).

névrose (1). Cette circonstance jette un peu de jour sur le mécanisme intime de la névrose elle-même : manifestement, la cause spécifique de celle-ci — c'est-à-dire le « complexe » psychologique anormalement enfoui dans la subconscience, comme un corps étranger, comme une épine sourdement douloureuse — tire toute sa nocivité de l'état même de refoulement qui l'empêcha de s'user au jeu régulier des associations mentales et de sortir librement ses prolongements affectifs. « L'hystérique, disent Breuer et Freud, souffre principalement de souvenirs » latents sous la conscience ordinaire, desouvenirs rentrés; « ces souvenirs sont comme des *rêves* [persistants et importuns] frustrés des réactions qu'ils exigeaient : *welche nicht genügend abreagiert worden sind* » (2).

On pressent, dès cette époque, plusieurs idées nettement « freudiennes », sur lesquelles il faudra revenir; entre autres, l'idée d'une charge affective, d'un *Affekt*, grevant dangereusement certaines représentations inhibées (3).

3° Le mécanisme que nous venons d'entrevoir dans l'hystérie serait-il purement pathologique?

D'un voyage à Nancy, chez Bernheim, en 1889, Freud rapporta deux constatations qui semblent avoir contribué à élargir son point de vue.

Les expériences de Bernheim montraient la possibilité d'obtenir par la suggestion simple, ou par d'autres moyens psychologiques normaux, tous les résultats utiles demandés jusque-là à l'hypnotisme.

Ces mêmes expériences soulignaient fortement l'étrange faculté de travestissement, d'affabulation, grâce à laquelle l'homme le plus normal et le plus droit couvre, de bonne foi, les « complexes » psychologiques latents qui inspirent sa conduite. Un homme du monde, qui reçoit, sous hypnose, la

(1) *Op. cit.* p. 17-18. — (2) *Op. cit.* pp 19 et 21. — (3) Voir, p. ex., *op. cit.* p. 28.

suggestion d'aller, après le réveil, ouvrir son parapluie au milieu du salon, manquera-t-il, s'il cède à la poussée obscure de cette suggestion, d'imaginer une raison acceptable de son geste absurde? « Pourquoi ouvrez-vous un parapluie dans la chambre? » demande-t-on, dans une circonstance pareille, à un sujet de Bernheim. Et celui-ci de répondre avec embarras : « Je voulais savoir si c'était le mien ». La réponse vraie, mais invraisemblable, eût été : « Je n'en sais rien » ou « Je m'y sens contraint ». Cette faculté de dissimulation inconsciente n'avait point échappé d'ailleurs à l'expérience des siècles. Qui ne le sait? souvent « les véritables motifs [de nos actions] ne nous sont pas connus, et nous mentons sans le savoir » (1) : ignorant, ou voulant ignorer, la cause profonde qui nous pousse à agir, nous inventons, avec ou sans malice, des raisons plus ou moins plausibles, dont nous sommes dupes.

Freud va exploiter à outrance, pour sa théorie du rêve et de la névrose, cette observation banale. Avant de le suivre sur la piste, à peine ouverte, où il s'engage, relevons les premiers indices d'une autre orientation très caractéristique que prenait dès lors sa pensée.

2. « *L'étiologie sexuelle des névroses* ».

Il ne s'agit encore que d'une première esquisse; et l'on remarquera que le mot « sexuel » y revêt son acception courante.

Freud divise l'ensemble des névroses en « névroses actuelles », dont le type est la neurasthénie de Beard, et en « psychonévroses » ou « névroses à contenu psychique », dont la principale est l'hystérie. Dans le groupe « neurasthénie », se détache à côté des neurasthénies communes, une entité nosologique définie par une association caractéristique de symptômes : la « névrose d'angoisse » ou névrose anxieuse (2).

(1) WITTELS, Fr., *Freud. L'homme, la doctrine, l'école.* Traduction française de L. C. HERBERT. Paris 1925, p 26. — (2) FREUD, S. *Ueber die*

Voici à grands traits, toujours d'après Freud, l'étiologie de ces diverses affections.

La névrose surgit au point de convergence de trois espèces de facteurs : 1° des « *conditions* » générales, non spécifiques, tel le tempérament physique, le terrain constitutionnel hérité ou acquis; 2° des « causes concurrentes [concourantes] », sortes de causes occasionnelles, qui ne sont pas non plus spécifiques (puisqu'elles peuvent déclancher plusieurs espèces de névroses) : choc émotif, épuisement physique, intoxication, maladie infectieuse, surmenage intellectuel, etc.; 3° de véritables « causes spécifiques », déterminant tel type de névrose plutôt que tel autre, telle symptomatologie plutôt que telle autre (1).

Dans toutes les névroses, sans exception, ces troisièmes causes, assure Freud, se ramènent toujours, en dernière analyse, à quelque trouble de la sexualité. « Je veux maintenir, écrit-il,... que chacune des grandes névroses énumérées a pour cause immédiate un trouble particulier de l'économie nerveuse, et que ces modifications pathologiques fonctionnelles *reconnaissent comme source commune la vie sexuelle de l'individu, soit désordre de la vie sexuelle actuelle, soit événements importants de la vie passée* » (2).

Bien qu'elle heurte les idées reçues, cette conclusion serait imposée par les « faits » à tout observateur non prévenu.

En effet, « la neurasthénie [proprement dite],... si l'on a mis à part la névrose d'angoisse, ne reconnaît comme étiologie spécifique que l'onanisme [immodéré] ou les pollutions spontanées » (3).

Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angstneurose » abzutrennen (1895). Dans : *Sammlung, usw.* n° v, p. 60. N. B. Dans la suite, Freud a précisé davantage le rapport entre ces groupes de névroses, et subdivisé l'hystérie. — (1) FREUD, S. *L'hérédité et l'étiologie des névroses* (1896). Dans : *Sammlung, usw.* n° IX, pp. 136-137. — (2) Souligné dans le texte, *op. cit.* : *Sammlung*, IX, p. 139. — (3) *Ibid.*,

La névrose d'angoisse dépend, au contraire, d'une insuffisante satisfaction du besoin génésique : continence forcée, irritation sexuelle frustrée, acte conjugal imparfait, etc. (1).

Quant aux psychonévroses, à l'hystérie tout particulièrement et à la névrose obsessionnelle, ce serait le terrain où triomphe l'étiologie sexuelle. D'une manière ou d'une autre, l'hystérique serait victime du « souvenir inconscient » d'un événement sexuel pénible et précoce (2). Telle une blessure cachée, ce souvenir, « trauma psychique », anormalement enveloppé dans l'oubli, empoisonne la vie psychologique entière : ses effets pernicieux demeurent inaperçus durant de longues années, jusqu'au jour où, les circonstances s'y prêtant, ils éclatent en crise, sans d'ailleurs dévoiler leur cause latente.

N'insistons pas; car nous n'avons pas à apprécier maintenant l'étiologie freudienne des névroses; nous voulions seulement marquer l'importance envahissante que l'idée de sexualité prenait dans l'esprit de Freud, avant même l'élaboration systématique de sa psychanalyse, dont c'est un des points cardinaux.

Nous arrivons ainsi aux abords de l'année 1900, où parut la fameuse « Traumdeutung » (« Interprétation des songes »). Les premiers matériaux de la construction freudienne sont assemblés. En voici un bref inventaire :

1. Les névroses — ou tout au moins les psychonévroses — ont pour cause spécifique l'influence de « complexes » psychologiques, tombés dans l'inconscient et porteurs d'une charge affective (*Affekt*) non libérée.

2. Ces « complexes » pathogènes sont toujours liés à un événement anormal de la vie sexuelle.

3. L'événement sexuel capable de créer le « complexe »

p. 140. N. B. Freud lui-même apporte un tempérament à ce que cette affirmation présente de trop absolu. Mais, d'une manière ou d'une autre, la vie sexuelle reste ici en cause, d'après lui. — (1) *Ibid.* p. 140-141. — (2) *Ibid.* p. 141 et suiv.

pathologique remonte à l'enfance, et même, semble-t-il, à la première enfance.

4. La nocivité du « complexe » pathogène tient à son état de refoulement hors de la conscience.

Il est facile de voir que de pareilles données, recueillies sur un territoire limité de la psychopathologie, donnent accès à un champ de recherches beaucoup plus étendu : à vrai dire elles soulèvent des problèmes assez neufs de psychologie générale. En effet, l'action guérissante de la méthode cathartique, aussi bien que l'action pathogène des « complexes » chargés d'*Affekt*, semble être de l'ordre des mécanismes communs. Quant à l'anomalie sexuelle, cause spécifique des psychonévroses (laissons provisoirement hors de question les « névroses actuelles »), Freud pressent déjà qu'elle ne saurait être entièrement accidentelle, contingente, née d'un hasard malheureux. Il reconnut franchement, en 1906 (1), s'être mépris d'abord en attribuant une valeur étiologique trop exclusive aux épisodes sexuels émotionnants dont le névropathe aurait été victime durant son enfance. Plus d'un cas d'hystérie ou de névrose obsessionnelle ne livre pas trace de tels épisodes; quelquefois aussi, ces épisodes — faits divers plus ou moins romanesques — sont forgés de toutes pièces par l'imagination du malade; ou bien, lorsqu'ils sont réels — ce qui ne serait pas tellement rare — ils ne fournissent une explication spécifique adéquate de la névrose que projetés sur un arrière-fond psychologique beaucoup plus primitif encore — si primitif que l'on serait tenté d'y voir le résidu d'une de ces expériences élémentaires, qui façonnent d'abord, et pour toujours, la petite âme instinctive de l'enfant. Très tôt se serait formée, par la sollicitation, peu variée encore, qu'exerce le milieu infantile sur les instincts d'un être tout neuf, une prédispo-

1) FREUD, S. *Meine Ansichten über die Rolle der Sexualität in der Aetiologie der Neurosen* (1905). Dans : *Sammlung, usw.* n° XIV, pp. 223 et suiv.

sition morbide, qui grève l'avenir, comme les premiers termes d'une progression mathématique déterminent la valeur des termes suivants. Le cadre spécifique d'une névrose possible — qui peut-être n'éclatera jamais, car il faut pour cela d'autres conditions — est dès lors préparé.

Or — et ceci laisse un peu d'inquiétude — Freud tient cette prédisposition commune, lointaine et profonde, pour sexuelle déjà, anormale même, en un sens qu'il faudra définir plus loin; il maintient, en l'élargissant, sa formule tranchante : « Bei normaler Vita sexualis, ist eine Neurose unmöglich » (1).

Essayons, avec lui, de découvrir, sous les manifestations les plus banales de la vie psychologique, ces mécanismes généraux et ces « complexes » mystérieux, qui présideraient aussi, d'autre part, à l'origine et au développement des névroses.

II

L'EXPLORATION DE L'INCONSCIENT A TRAVERS LA CONSCIENCE NORMALE.

A partir de ce moment, sans plus nous astreindre à suivre le déroulement chronologique des travaux de Freud, nous chercherons à recueillir çà et là, dans ses écrits, les quelques groupements d'idées qui traduisent au mieux le fond durable de sa pensée.

On doit s'attendre, disions-nous plus haut, à voir l'inconscient se trahir, dans la conscience de l'homme normal, par des interventions analogues à celles qui déterminent primitivement la forme et le contenu des psychonévroses.

Les psychologues les plus libres de toute attache au freudisme reconnaissent sans difficulté le rôle considérable des facteurs inconscients dans toute notre activité psychologique; nous n'allons pas nous attarder à cette proposition banale. Mais

(1) *Ibid.*, p. 223.

l'inconscient qui intéresse Freud (parce que ce genre-là d'inconscient, seul, est cause spécifique de névroses), ce n'est pas l'inconscient indifférent, tombé dans la pénombre par oubli simple, c'est l'inconscient devenu tel par oblitération *active*, l'inconscient « refoulé ».

Aussi convient-il, pour bien comprendre Freud, de distinguer avec lui, dans l'inconscience actuelle, deux étages : 1° L'étage du « préconscient », où se trouve remisé, par définition, tout l'immense contenu psychologique qui n'est actuellement inconscient qu'en raison de la capacité limitée de l'attention ; ce préconscient, loin d'être mis en interdit, est virtuellement agréé par la conscience, comme matière de ses constructions éventuelles ; 2° L'étage de l'inconscient strictement tel. Ici existe, non plus une simple absence de conscience actuelle, faute d'un intérêt qui fixe l'attention, mais un obstacle positif à cette prise de conscience, une « résistance », on dirait presque : un intérêt à rebours, l'intérêt à l'oubli. On conçoit d'ailleurs une infinité de degrés dans la résistance de l'oubli à remonter à fleur de conscience : la résistance peut être faible, accidentelle, momentanée ; un refoulement léger, une résistance spontanément surmontable ne dénoncent encore qu'une inconscience relative. L'inconscient proprement dit est du refoulé définitif, qui ne revient jamais par lui-même et sous sa forme propre à la surface, encore qu'il y provoque des remous significatifs. De cet inconscient mystérieux, nullement inactif au fond de son oubliette, Freud guette et essaie d'interpréter les messages obscurs.

1. *L'analyse des « associations libres »* (1).

Un sujet en expérience reçoit pour consigne de prononcer à haute voix les mots qui lui viennent successivement à l'esprit. Un observateur les inscrit et note l'intervalle de temps qui

(1) Cf. Jung, C. G. *Diagnostische Assoziationsstudien*. I. Leipzig,

sépara chaque mot du mot suivant. Dix, quinze ou vingt fois, cet intervalle se reproduit, oscillant faiblement autour d'une valeur moyenne; puis, brusquement, la série s'interrompt, ou du moins le mot évoqué se fait attendre beaucoup plus longtemps que les précédents. Pourquoi cet arrêt ou cet écart démesuré?

Parfois, le sujet a tu délibérément, pour un motif dont il a parfaitement conscience, le mot qui venait à ses lèvres; mais parfois aussi, le sujet se trouve devant une vraie lacune et ignore la raison de sa subite inertie associative : dans ce dernier cas, presque toujours est entré en jeu un mécanisme subconscient, que Freud a désigné par le nom très expressif de « censure ». De même que, sur le plan de la conscience claire, certaines dispositions prohibitives, acceptées par nous, par exemple les règles de l'urbanité, contrôlent incessamment nos démarches et nos paroles, inhibant celles-ci par séries entières, de même, sous le seuil de la conscience, règnent plus ou moins despotiquement des tendances et des répugnances, qui arrêtent à l'état naissant et refoulent constamment dans l'ombre des groupes définis de souvenirs importuns.

Possède-t-on quelque moyen d'atteindre et d'identifier les « complexes » ainsi inhibés par la censure?

Dans l'hypnose, la volonté impérieuse ou insinuante de l'opérateur force quelquefois des souvenirs oblitérés à resurgir de l'oubli. Toutefois, la volonté de l'hypnotiseur semble impuissante sur les refoulements les plus profonds, ceux qui créent les symptômes fondamentaux des névroses : Freud affirme que tôt ou tard se dresse, chez le patient en hypnose, une « résistance » insurmontable, qui empêche d'atteindre les racines premières de la maladie mentale.

Mais là où échoue la contrainte, une technique ingénieuse

1906; II. Leipzig, 1910. — Voir aussi FREUD, *passim*, p. ex. *Introduction à la psychanalyse* (Paris, 1922), pp. 108-114 ou bien : *Ueber Psychoanalyse. Fünf Vorlesungen*, usw. 2e éd. Leipzig-Wien, 1912, p. 27-32.

peut aboutir. Si, dans l'expérience des « associations libres », nous ramenons l'attention du sujet sur les termes au niveau desquels a joué la censure, et que nous notions les termes nouveaux spontanément évoqués à partir de là, nous pourrons arriver, en multipliant les essais, à remarquer, dans les séries obtenues, des traits caractéristiques, des orientations communes, trahissant un désir latent, en rapport avec les représentations refoulées : ici les « résistances » même du sujet deviennent significatives. Cette interprétation, infiniment délicate, sujette à mille causes d'erreur, diffère-t-elle essentiellement de celle que nous faisons, d'instinct, lorsque, sur de menus indices — gestes ou paroles — qui échappent à quelqu'un dans les moments où il se surveille moins, nous devinons certains traits profonds et cachés de son caractère, ou même certaines impulsions précises auxquelles il obéit inconsciemment? Il n'est pas toujours nécessaire de chronométrer les réactions de nos semblables pour y surprendre en flagrant délit l'inconscient : il suffit d'ouvrir les yeux sur le va-et-vient de tous les jours.

2. « *La psychopathologie de la vie quotidienne* ».

C'est le titre d'un des ouvrages les plus lisibles de Freud (1). L'intrusion imprévue, mais nullement capricieuse de l'inconscient dans le conscient est dénoncée par ces menues maladresses et ces menues équivoques qui remplissent l'existence journalière. Certes, nous n'y frôlons point le mystère tragique de la grande névrose : rien ici que la revanche malicieuse des tendances habituelles sur les vouloirs calculés, ou le bafouement léger des demi-hypocrisies dans un éclair d'involontaire sincérité; la comédie au lieu du drame; cependant Freud veut nous

(1) FREUD, S. *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, 1re éd. Berlin, 1904. (Traduction française par JANKÉLÉVITCH : *La psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris, Payot, 1923).

prouver que l'une et l'autre ont les mêmes ressorts cachés.

X. est invité à dîner chez de vagues connaissances, et endosse la corvée avec résignation ; au moment de passer du salon dans la salle à manger, il se surprend à ébaucher un pas vers la porte de sortie. Qui dira donc que les « actes manqués », les gestes maladroits, n'aient aucune signification? Et les *lapsus*, parfois si piquants, de plume ou de parole? Z., président d'un Congrès, ouvre une séance, qui promet d'être insipide, par ce solennel et irréparable aveu : « Messieurs, la séance est levée ». Y., ennuyé par la visite d'un camarade trop heureux, lui jette cette cordiale apostrophe : « Mes félicitations! te voilà devenu un personnage importun (important) ». Que de sens ambigus, et parfois de perversité, sous les formules les plus inoffensives, sous les prétéritions les plus anodines en apparence : « Bonjour, cher ami! Tu rentres déjà? » Ou bien, cet éloge laconique d'un orateur par un rival : « Son discours d'hier? Oui, pas mal... (une pause). Après tout, son tic de l'épaule est tolérable. » Il n'est pas jusqu'aux distractions et aux oublis qui n'aient leur utilitarisme inavoué : l'heureux mortel qui n'a jamais prêté de livres ignore la puissance d'oubli des emprunteurs. Du reste, gardons-nous de maudire, chez autrui, les amnésies ingénieuses : à qui n'est-il point arrivé de laisser passer l'heure d'un rendez-vous ou d'une conférence, et de s'écrier en remettant sa montre dans son gousset : « Dieu soit loué! il est trop tard... ».

De ces minuscules traîtrises de l'inconscient, Freud dégage les mobiles et démonte le mécanisme. Voici, en deux mots, ses conclusions principales : presque toujours les surprises, erreurs et fausses démarches de la vie quotidienne sont autre chose qu'un simple accident d'aiguillage dans nos mécanismes cérébraux ; à notre insu, elles ont une signification, elles obéissent à une intention, elles trahissent une préoccupation, bref, elles servent d'exutoire à quelque disposition actuellement bannie du champ de la conscience claire ; par elles, l'incon-

scient refoulé fait la nique, pour ainsi dire, à la censure du Moi moral, sociable, bien élevé ou simplement hypocrite; leur valeur révélatrice ne consiste pas, généralement, dans une expression directe et brutale des « complexes » réprimés, mais plus souvent dans une transposition symbolique de ceux-ci en équivalents affectifs : et alors, elles peuvent même devenir l'écho de ces « complexes » profonds, strictement inconscients, dont nous parlions à propos des névroses.

Si nous appelons du nom générique de *lapsus* tous les trébuchements inattendus, inexplicables à première vue, auxquels les gens les plus précautionnés sont sujets à longueur de journée, nous pouvons résumer les conclusions de Freud dans le bout de phrase suivant, qui d'ailleurs est de lui : « Le refoulement d'une intention de dire [ou de faire] quelque chose constitue la condition indispensable d'un lapsus » (1).

Bornons-nous à cette notation rapide; car le mécanisme psychologique que l'on entrevoit ici est identique à celui que nous allons étudier dans les rêves.

(*A suivre.*) Joseph MARÉCHAL, S. I.